Document generated on 08/13/2025 8:39 a.m.

ETC

Bang! Bang! Oeuvres d'armes à Sète

Bang! Bang! : Trafic d'armes de Saint-Étienne à Sète. Commissaires : Nadine Besse et Hervé di Rosa, Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne et Musée international des arts modestes de Sète

Éric Chenet

Number 78, June–July–August 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/35029ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chenet, É. (2007). Review of [Bang! Bang! Oeuvres d'armes à Sète / Bang! Bang! : Trafic d'armes de Saint-Étienne à Sète. Commissaires : Nadine Besse et Hervé di Rosa, Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne et Musée international des arts modestes de Sète]. *ETC*, (78), 64–67.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

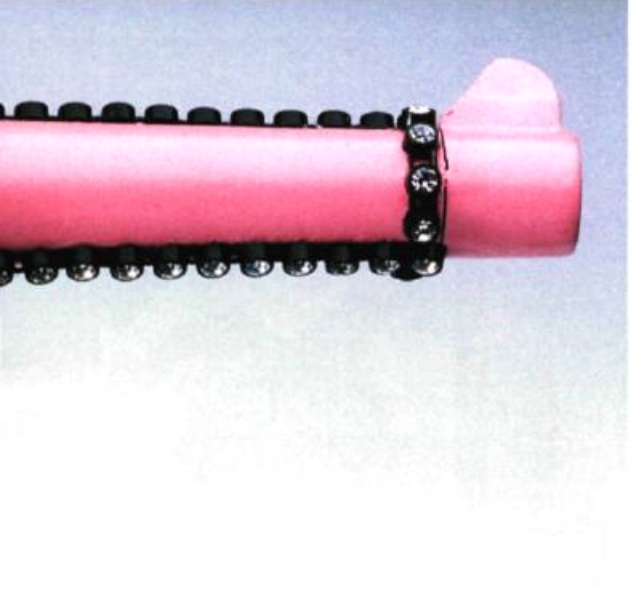
https://www.erudit.org/en/

Bang ! Bang ! Œuvres d'armes à Sète

Bang ! Bang ! : Trafic d'armes de Saint-Étienne à Sète.
Commissaires : Nadine Besse et Hervé di Rosa, Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne et Musée international des arts modestes de Sète.

ne réplique à l'échelle réelle du fusil d'assaut américain M 16, recouverte de tissu d'ameublement et ornée de perles, partiellement dorée à l'or fin et intitulée *Betty*. Une autre d'un Luger P08, réalisée en fine céramique, peinte à la main, sur laquelle est inscrit : « *When I hear the word culture, I reach for my pistol* ». Une bouteille de vodka, en forme de pistolet mitrailleur, éditée en 1000 exemplaires par les partisans biélorusses à l'occasion de la 60e commémoration de la fin de la seconde guerre mondiale. Un dispositif à retardement fixé sur une miche de pain, portant la mention *It is not a bomb*. Enfin, un ensemble d'armes « historiques », dont la dimension iconique n'est pas sans rappeler la popularité de certains de ces objets au cinéma (le Walther PPK de James Bond, Le Beretta 92 du sergent Riggs dans *Lethal Weapon*, ou encore, le Smith & Wesson 44 Magnum du flic justicier aux méthodes peu orthodoxes, l'inspecteur Harry).

Tous ces objets aussi fascinants qu'inquiétants se retrouvent dans *Bang ! Bang ! : Trafic d'armes de Saint-Étienne à Sète*, résultat d'un partenariat original entre deux institutions muséales non moins singulières. Conçue réciproquement par Nadine Besse (Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne) et Hervé di Rosa (Musée international des arts modestes de Sète), l'ex-



position fait véritablement preuve d'une remarquable complémentarité. Pour le dire tout net, rarement collaboration entre deux musées si distincts fut-elle aussi féconde. Entre le désir d'explorer la fonction sociale des armes à feu et les valeurs que lui prêtent producteurs et utilisateurs, d'un côté, et celui d'examiner la relation paradoxale qu'entretient l'homme avec ces objets pulsionnels par le biais de la création contemporaine, de l'autre, *Bang ! Bang !* propose une entreprise beaucoup plus pertinente que celles auxquelles nous ont habitués bien des musées, lorsqu'il s'agit de rendre compte d'un phénomène de société. Promouvant le « métissage » et « l'alliance » d'œuvres d'art, d'objets de la culture populaire et d'armes bien réelles, les organisateurs relèvent une série de défis dont je vais à présent tenter de rendre compte.

D'une part, étant donné le caractère hétérogène des objets convoqués, il va sans dire que ce projet tient lieu de débat en ce qui concerne les questions de décloisonnement artistique et de diversité culturelle. J'en veux pour preuve la présence d'objets aussi divers que les jouets mexicains façonnés sur le modèle d'armes de poing, les nombreux bijoux et vêtements ayant pour motif un fusil d'assaut (comme cette boucle de ceinture ornée d'une kalachnikov et d'une feuille de cannabis, symbole fétichiste, pourrait-on penser, de narcotrafiquants arborant impunément leur marque de commerce) ou encore, les affiches artisanales de films d'action provenant du Ghana (dont la plupart ont été réalisées avec de la glycéro sur des sacs farine). Personnellement, je ne peux que me réjouir d'une telle présentation visant à enrayer le clivage trop accentué entre culture populaire et culture savante. D'autre part, ce projet a le mérite de révéler des territoires méconnus d'images, de formes et de sens qui séduisent par leur qualité esthétique et leur beauté propre, et communiquent souterrainement une énergie vitale et inventive – même si la plupart du temps, cette communication se transmet dans un silence quasi absolu – aux productions, aux artistes et aux courants convenus de l'art contemporain.

On le comprend aisément, ce n'est donc pas tant l'étude sociologique des armes à feu que considèrent les commissaires, mais leur nature anthropologique, leur capacité à s'ouvrir sur d'autres réseaux d'expériences, que ceux-ci se concrétisent sous forme d'œuvres d'art ou de créations populaires. En ce qui concerne ces dernières, les concepteurs du MIAM (Hervé di Rosa et Bernard Belluc) ont d'ailleurs développé un discours que l'on peut considérer à la fois comme programme théorique et fondement esthétique. Brièvement, il s'agit de retenir qu'un objet d'art modeste « est un objet extrait du quotidien, qui n'est pas vraiment utilitaire mais sollicite fortement l'imaginaire et suscite un plaisir esthétique. [...] Il se distingue également des arts populaires dont les artisans suivent des schémas traditionnels. [...] L'art modeste prend en compte les cultures autochtones et les sensibilités ethniques particulières. Il se compose autant d'objets uniques, réalisés à partir des déchets du marketing ou technologiques, que d'objets manufacturés vendus ou distribués gratuitement à grande échelle[1]. »

Chronique d'un parcours muséal : le MIAM

Des deux musées dans lesquels l'exposition a circulé, c'est au MIAM que j'ai eu le plaisir d'arrêter mon regard sur ce prolifique dialogue entre différentes formes de création. Il me paraît donc opportun de glisser quelques mots sur cette institution atypique et sur sa vocation bien particulière, qui consiste en l'exploration de productions contemporaines populaires souvent marginalisées, voire rejetées à tort en périphérie des circuits artistiques officiels de l'art contemporain. Phénomène qui, comme nous l'avons évoqué ci-avant, perpétue la frontière entre culture dite savante et culture populaire. Quant au musée lui-même, le MIAM a trouvé refuge dans un ancien chai au bord de la Méditerranée. Autrefois lieu d'entreposage des marchandises les plus diverses, l'immeuble, situé sur les rives d'un canal, abrite aujourd'hui l'incroyable collection d'art modeste. Saluons au passage le travail de l'architecte, Patrick Bouchain, qui a judicieusement conservé la façade originelle, afin de respecter

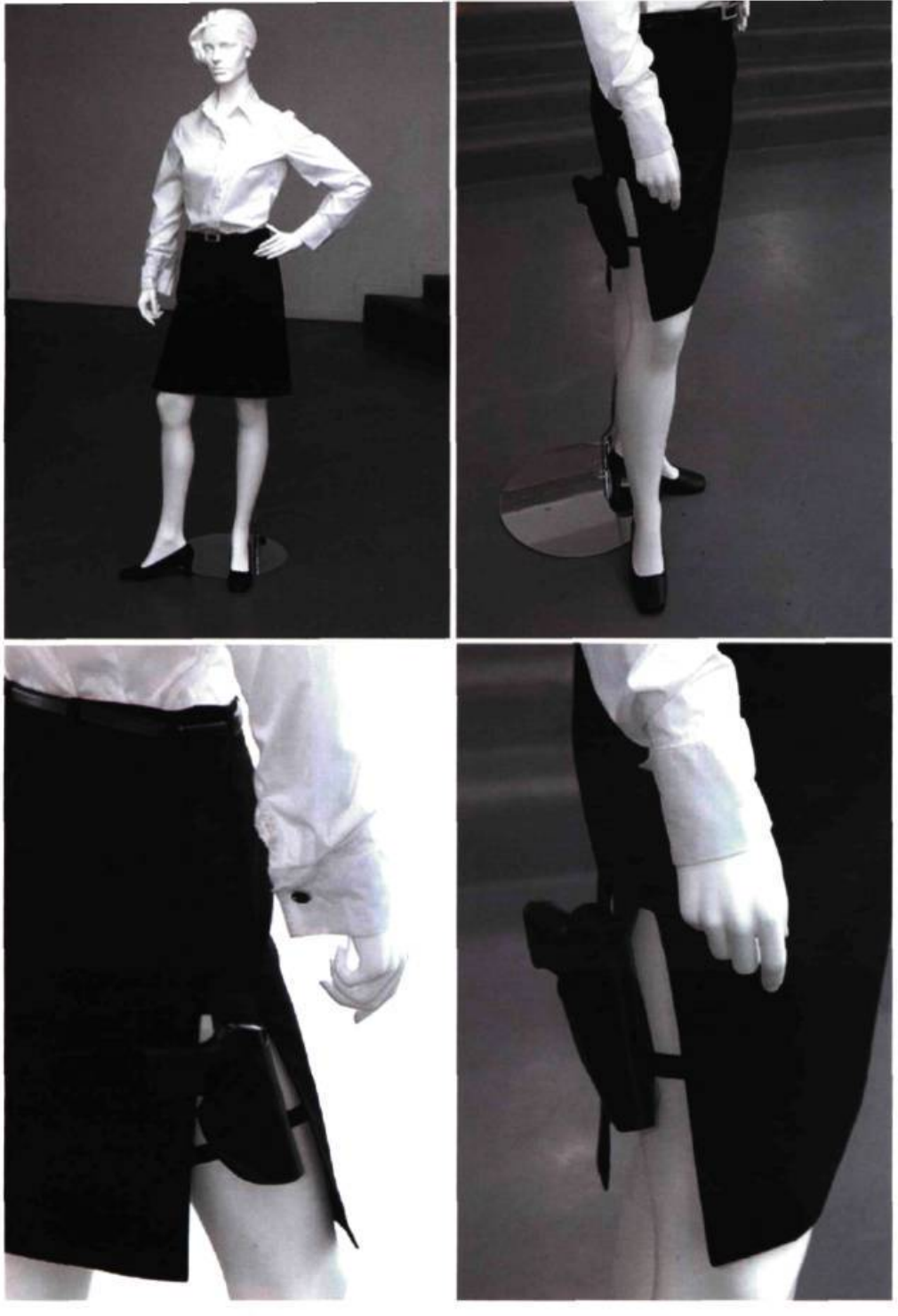
l'environnement urbain dans lequel elle s'inscrit. Reste à dire quelques mots sur le travail scénographique de l'espace muséal. Misant davantage sur le contenu que sur le contenant, les fondateurs ont opté pour un intérieur plongé en grande partie dans la pénombre. Ainsi, les œuvres illuminées dans le halo des projecteurs s'appréhendent-elles individuellement, isolées les unes des autres par une légère zone d'obscurité. Stratégie de monstration qui suscite l'émerveillement du spectateur et favorise l'attention du regard.

Ceci signalé, il s'agit maintenant de procéder à l'examen des œuvres en présence, du moins, tout en renonçant à l'exhaustivité, de révéler certains objets par lesquels l'exposition se distingue. À ce titre, les œuvres d'Antonio Riello se montrent remarquables, dans la mesure où elles évoquent une réalité où l'industrie des armes militaires ferait front commun avec celle de la mode. *Ladies Weapons* consiste en une série d'armes à feu customisée, habillée de strass, de perles et de tissus de grands couturiers, qui provoquent autant le rire qu'une réflexion saisissante sur l'absurdité des rapports entre criminalité et consumérisme. Pour Michel Aubry, artiste multidisciplinaire, c'est davantage la question de la création artisanale en temps de guerre qui semble soulevée. Au cours d'un voyage au Proche-Orient, Aubry a fait l'acquisition de tapis ayant pour motif la panoplie militaire soviétique, du temps où les troupes russes étaient en guerre contre l'Afghanistan. S'apparentant davantage à un inventaire des effectifs qu'au récit de guerre, ces tapis surprennent le spectateur par l'absence de résistance qui s'en dégage. Il faudrait encore mentionner de nombreuses œuvres, comme les photographies d'Ed Templeton, dans lesquelles des jeunes de tous les pays brandissent ou jouent avec des armes à feu, ou encore les *Costumes-holster* d'Alain Declerq qui, rendant visibles les armes à feu, semblent banaliser et détourner ces objets de leur finalité qui, après tout, est de tuer.

Michel Aubry, *Tapis Kalashnikov*.

Enfin, il convient de considérer, ne serait-ce que sommairement, l'excellente publication accompagnant l'exposition. Bien sûr, s'y trouvent les textes des commissaires qui, sous forme de chroniques historiques ou d'entretiens, éclairent l'esprit du lecteur quant à l'origine du projet et à la démarche des organisateurs. Mais on remarque surtout une formidable volonté de réunir des auteurs de disciplines diverses, dans le but d'explorer un sujet éprouvant, paradoxalement – malgré l'intérêt croissant que lui portent les médias toujours en recherche du sensationnel – un déficit réel d'information. Véritable laboratoire pluridisciplinaire, l'ouvrage se compose d'une bonne douzaine d'articles convoquant aussi bien historien et historien de l'art, conservateur, psychiatre (expert auprès du Ministère de l'Intérieur sur les questions de sécurité), spécialiste des jeux vidéos de tir en vision subjective (communément appelés FPS, « First Person Shooter »), journaliste, et même un lieutenant-colonel à la retraite de l'armée américaine, aujourd'hui professeur de psychologie et directeur du *Killology Research Group* en Arkansas.

Parmi ces textes, aussi profitables les uns que les autres, soulignons une analyse détaillée des rapports que l'art contemporain entretient avec la violence et les armes à feu. Et pour traiter de ces relations – plus ou moins cathartiques pour les uns (l'artiste), intimidantes pour d'autres (les visiteurs), mais en fin de compte le plus souvent inoffensives –, qui mieux d'autre que Paul Ardenne, auteur de *Extrême : Esthétique de la limite dépassée*, paru récemment chez Flammarion. Non sans rappeler comment les armes



Alain Declercq, *Costume-holster, Mailjupe*.

à feu ont été abondamment présentes tout au long de l'art moderne (de Goya à Manet, de Marinetti à Breton, en passant par Henry Darger), Ardenne étudie les manœuvres artistiques y recourant. Des artistes qui en usent symboliquement, comme Niki de Saint-Phalle[2] ou les Guerrilla Girls qui, ces dernières dans une perspective féministe, pointent leur arme tel un phallus afin de ridiculiser la virilité masculine et le sexisme dont témoigne le milieu de l'art, à ceux qui, au contraire, en font usage pour de vrai, comme Chris Burden ou Serge III Oldenbourg[3], les armes à feu dénotent invariablement de la violence et de la fascination qu'elles exercent.

ÉRIC CHENET

NOTES

[1] Musée International des Arts Modestes. « Les objets modestes », [http://www.miam.org/ancien%20site/ouniques.html] (20 janvier 2007).

[2] De 1961 à 1963, Niki de Saint-Phalle organise des séances de tir à la carabine qu'elle qualifie de « rites mortuaires sans victimes ».

[3] Bien connue aujourd'hui, *Shoot*, de Burden, consistait à se faire tirer dans le bras dans le but de réaliser une action-sculpture (dans ce cas, le corps représente la matière travaillée et l'arme l'outil de travail). Beaucoup plus radical, Serge III jouait à la roulette russe pendant un concert Fluxus.

Critique et historien de l'art, **Éric Chenet** s'intéresse aux formes contemporaines de la création qui interrogent les conventions du construit, explorent de nouveaux types d'habitation et d'appropriation de l'espace. Ses recherches portent également sur les stratégies humoristiques employées dans les pratiques artistiques actuelles. Il a publié des essais diffusés par le Centre des arts actuels Skol et par le Musée national des Beaux-arts du Québec.